

YANN PEREZ

JOYEUSES FETES



Prologue.

Dimanche 24 décembre 2017 –

Dans le sud de la région parisienne.

La cave est transformée en un vaste champ de bataille. Sur les murs de béton, des cartes, des notes, des noms. Surtout des noms. Des lieux, des adresses, des cibles. Affichés sur un grand tableau métallique, des photos et des diagrammes associés à des noms, des liens en fil de laine, rouge, bleu, vert ou noir. Des individus importants, des représentants de grandes structures. Des notables qui s'appêtent à découvrir la rançon ou la faiblesse de leur succès.

Au fond de la pièce, assis sur une chaise de bois toute simple, un individu semble concentré sur une étrange petite boîte en bois. Celle-ci est fermée et l'homme continue de l'observer un court instant. Il semble satisfait de son travail. Il souffle un instant, puis il lève la tête et dans la faible clarté, distillée par une vieille lampe, il se tourne vers la droite. Il s'empare d'un rouleau de papier cadeau, d'une petite enveloppe carrée qu'il accroche à la boîte. Il commence à préparer ledit paquet de ses mains gantées. Il finit par mettre l'adhésif, et une fois terminé, l'observe sous toutes les coutures. *Tout va bien.*

Puis il se lève enfin de sa chaise et s'oriente vers la porte. Il prend un sac et y dépose le cadeau. Sur une étagère, il vérifie l'heure : onze heures trois.

— Parfait. Juste le temps de passer à la Poste avant midi.

Il sort de la pièce qu'il referme méticuleusement à clé. Puis il monte les marches et apparaît en pleine lumière. Il enfile son manteau aux manches légèrement élimées, puis ses grosses chaussures de cuir. Sac à la main, il passe la porte d'entrée, puis se met à marcher sur la grande rue.

L'avenir est en marche et la justice va enfin pouvoir s'opérer.

Dimanche 31 décembre 2017.

10:45

Starbucks de Bercy

Sur le long comptoir de bois, la une d'un journal parle d'un meurtre horrible, celui du célèbre avocat, Maître Le Maye. Un peu plus loin, un gobelet d'un café noir très fumant. Juste à côté, des clés de voiture et un portefeuille ouvert, une carte de police à peine visible. Une grosse main s'empare du gobelet et le porte à ses lèvres. L'individu ne réfléchit pas, il regarde son gobelet qui se lève dans l'espace, laissant ainsi couler le noir et chaud liquide dans sa gorge. Il repose l'objet à moitié vide et se tourne vers son interlocuteur.

— Commandant Dubrule¹...

— Oui Lieutenant Lamex ? Faudra que je m'y fasse à votre nom.

— Comment avez-vous fait pour savoir que c'était ce type qui avait tué ?

— Mmh... Simple comme bonjour.

— Dites-moi, répond le bleu et tendant ses mains devant lui.

¹ Cf. Réminiscences (2012).

Le Commandant observe l'agitation qui l'entoure et observe ses deux voisines asiatiques, *sûrement japonaises*, affairées à travailler sur divers documents. Il pose son regard sur le lieutenant Lamex. L'individu est jeune, à peine sorti de l'école de police. Il repense à ce que lui faisait. Puis il revoit ce meurtre, tout son esprit revoit cette longue enquête. Des mois d'investigation sans résultat. Des mois à vivre au contact des cadavres et de la lie humaine. Théo Dubrule revoit pourtant la fin de l'affaire, une poursuite sur les routes d'une campagne qu'il connaît bien : plus jeune, il vécut à Breuillet et fit ses études à Dourdan. Et maintenant, à trente-sept ans, il observe son chemin. Ces années de travail, d'enquêtes ponctuées de surprises et de rencontres impromptues. Pour ce célibataire de la première heure, chaque journée ressemble à la précédente : travail, travail et encore travail. Pourtant, parfois, il n'y a pas d'activité ; et ces jours-là, il s'octroie un petit plaisir : aller au cinéma, découvrir des films, découvrir un autre monde. Et récemment, il s'est fait plaisir : il a enchaîné dans la même journée *Jumanji : Bienvenue dans la Jungle, Le crime de l'Orient Express et Star Wars : Les Derniers Jedi*. Ce fut une journée bien remplie, conclue par Netflix, dans son petit appartement de Bercy, à quelques centaines de mètres de l'endroit où il se trouve en cet instant ; appartement qu'il n'occupe pourtant pas très souvent.

— Je suis tout simplement allé chez lui et ai frappé à la porte.

— Ah...

— Oui. Il a cru que quelque chose était arrivé à sa voiture. Il est donc sorti en vitesse, oubliant un détail.

— Lequel ?

— Un truc tout bête : il a gardé son pistolet sur lui. Le souci, et j'avais vérifié, c'est qu'il n'a jamais déclaré posséder une arme. C'est ainsi qu'on a pu procéder à la perquisition, en bonne et due

forme. Bref, on l'a coffré et depuis, j'ai quelques jours de vacances.

Le bleu se met alors à bouger sur sa chaise. Ce petit changement d'attitude ne manque pas de surprendre le Commandant.

— Un souci le bleu ?

— C'est que... je suis venu vous chercher parce qu'il semblerait qu'il y ait un problème.

— Un problème qui te fait te faire du souci ?

— C'est... je... c'est un peu ça.

— Explique.

— Je... voilà... il y a quelques jours, on a reçu un pli. C'était un paquet cadeau bien emballé avec une lettre et une mention particulière dessus.

— C'est à dire ?

Le jeune lieutenant fouille dans sa poche et en tire un carnet sur lequel sont griffonnés quelques mots. Il se racle la gorge et lève la tête.

— Alors... « *À l'intention du Commandant Théo Dubrule* »... « *Ouverture le 31 décembre à midi.* »... voilà.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Et donc ?

— Nous sommes le 31 décembre.

— En effet. Et il n'est pas midi. Où se trouve le paquet ?

— À la...

— Aux Batignoles ?

— Non. On l'a gardé au Commissariat du XII^e.

— On y va ?

— Commandant...

— Oui ?

Brusquement, Théo observe le jeune policier. Le visage de ce dernier est blanc.

— Qu'est ce qu'il se passe ?

— C'est que... il y avait... du sang sur la carte.

— Il a été analysé ?

— Oui.

— Et quand aurez-vous les résultats ?

— Le 2 janvier.

— Allons-y alors.

L'officier principal se lève, gobelet à la main. Il boit le liquide restant et observe son jeune voisin se lever. Théo s'empare du plateau et le pose sur les poubelles prévues à cet effet. Puis il enfille son manteau et sort du bâtiment, rapidement suivi de son collègue.

— Où est la voiture ?

— Je suis venu à pied.

— Parfait. On a encore un peu de temps avant l'ouverture du paquet. Et puis la marche c'est bon pour le sang.

Théo se met en mouvement, sachant pertinemment qu'il arrivera vite. Ils prennent tout droit, sur la rue Paul Belmondo, passant à côté de Comics Avenue, son distributeur attiré de Comics. Puis ils atteignent *l'AccorHotels Arena*, nouvelle appellation du POPB. Ils traversent le Boulevard de Bercy et passent à côté du Ministère des Finances Publiques, le grand Paquebot qui regorge des secrets les plus divers. Ils s'arrêtent quelques minutes pour observer la Seine.

— Quand je suis arrivé sur Paris, commence le commandant, je me suis toujours demandé ce qui faisait la spécificité de cette ville.

— Et qu'est-ce que vous avez trouvé ? demande le lieutenant, légèrement essoufflé.

— Paris, ce sont vingt quartiers ; vingt univers des plus divers, reliés par l'idée que malgré nos différences, nous pouvons vivre ensemble.

— Vous pensez ?

— J'en suis sûr. Regarde... le XVI^e ce sont les riches, le XII^e, les bobos, le XIX^e, les africains et les pauvres...

— C'est un peu caricatural.

— Certes. Mais regarde, ils peuvent parfaitement coexister. C'est ça la magie de cette ville. Tous sont différents, mais ensemble ils sont Paris. C'est pour ça que Paris est magique.

— Mmh... là c'est plutôt le foot, lui répond le lieutenant.

— Allons-y, on a encore un peu de chemin.

— Il nous reste vingt-cinq minutes avant midi.

— On arrivera à temps.

Dans la poche du Lieutenant, le téléphone se met à sonner.

— Allo ? ... oui... oui, il est avec moi. On arrive, Monsieur... on est là d'ici dix ou quinze minutes... Entendu Monsieur.

Le lieutenant raccroche son BlackBerry et se tourne vers le commandant.

— C'est Bourdieu ?

— Oui.

— Autant ne pas faire attendre le boss plus longtemps.

Les deux hommes se remettent en route et tournent à droite sur la rue de Rambouillet, passant sous le pont de chemin de fer. Ils finissent par arriver à l'entrée du Commissariat, rue Daumesnil. Ils entrent et montent rapidement au bureau de leur supérieur. Quelques instants plus tard, ils ferment la porte derrière eux.

Le commissaire les observe face à lui. Sans un mot, il se lève.

— Commandant... Lieutenant.

— Chef ! dit alors le lieutenant.

Le commandant se contente d'un signe.

— Suivez-moi tous les deux, dit alors le policier aux quelques kilos de trop.

Il passe entre eux et pousse la porte. Ils descendent les marches vers le sous-sol. Le commissaire, au rez-de-chaussée, se tourne et observe l'entrée.

— Martin !!

— Oui Chef? dit une petite voix fluette.

— Avez-vous reçu le rapport d'analyse ?

— Pour la lettre ?

— Oui.

— Non Chef. Non, nous n'avons rien reçu.

— OK. Allons-y, dit-il au commandant en vacances et au jeune lieutenant.

Ils repartent pour une volée de marches et arrivent au sous-sol. Sans plus de mots, ils poussent quelques portes et entrent dans un bureau aux relents d'humidité. Le commissaire ferme la porte derrière lui et se tourne vers les deux officiers.

— Commandant, il est midi.

— En effet. Où se trouve le paquet ?

— Sur la table.

— Vous voulez l'ouvrir ici ?

Les deux officiers se scrutent. Le commissaire n'a pas oublié que sous cette apparence de calme, le commandant peut être particulièrement énergique. De son côté, le commandant n'a pas oublié le coup de poing qu'il envoya un jour dans le visage du commissaire. C'était le 23 juin 2013, alors que Lucas Chapiron venait de se faire tirer dessus au Stade de France et naviguait entre la vie et la mort dans un hôpital parisien. Le commissaire avait alors dit : « *si Dubrule avait assuré les arrières de ce jeune branleur, on n'en serait pas là.* » La mémoire a la vie dure.

Mais aujourd'hui, nous sommes bien loin de cette situation. Et entre eux se trouve un colis.

- Vous l'avez passé au détecteur ?
 - Oui.
 - Pourquoi ne l'avez-vous pas ouvert ?
 - Pour deux raisons, répond le commissaire.
 - Et qui sont ?
 - La date et le destinataire.
 - D'accord. Allons dans votre bureau.
- Ils prennent le « cadeau » et remontent.

— Donnez-moi votre coupe-papier, chef.

Théo s'empare de l'objet et tranche délicatement les lanières de Bolduc vermillon. Muni de ses gants de latex, il écarte les liens défaits et se met à retirer le scotch, puis l'emballage qu'il pose sur le côté.

- Mettez ça dans des sacs plastiques.
- Bien Chef, répond le Lieutenant.

Théo est déjà reparti dans son ouverture. Il prend l'enveloppe et la pose de côté sans pourtant l'ouvrir. Sur le dessus est écrit « *À l'attention du Commandant Théo Dubrule.* » Il observe alors le deuxième emballage. Il le retourne pour regarder dessus et constate une enveloppe parfaitement étanche : rien ne transparait. Il reprend le coupe-papier et ôte chirurgicalement les adhésifs. Il enlève le papier et découvre une boîte en bois.

— Messieurs, nous y sommes.

Dans l'esprit du commandant, un choix doit se faire : lire le courrier ou ouvrir la boîte. Le choix est cornélien. Mais il doit pourtant se faire.

— Ouvrons la boîte de Pandore.

Alors, sans plus de précipitation, le trentenaire débloque le système de sécurité et ouvre la structure de bois. Ses deux acolytes s'avancent. Théo approche la boîte et découvre deux

clés : une clé à chiffres, longue et robuste, et une clé Keso, plate et brillante.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demande le Lieutenant.

— Quelle question, dit alors Théo en souriant légèrement.

— Non... regardez au fond de la boîte.

Les trois hommes découvrent un morceau de papier sur lequel est écrit avec une grande simplicité *J-/*. Les policiers se regardent sans rien dire. Puis le commandant s'empare du courrier qu'il ouvre avec une lenteur toute mesurée. Le papier qu'il découvre est d'une blancheur banale. Le commandant le soupèse.

— C'est du 80 grammes, du papier machine. Là-dessus, nous n'obtiendrons rien. Et l'encre, je pense qu'elle est tellement standard que c'est pareil.

— Et qu'est-ce que ça dit ? demande le commissaire.

— Bonne question.

Le commandant place le courrier devant ses yeux et commence à lire à voix haute.

Pour Théo Dubrulle, le fameux traqueur de tueurs en série. Je vous offre mes plus sincères félicitations.

Je pense que votre repos pris depuis quelques jours tire à sa fin et que vous allez retourner dans la monotonie des jours tristes, dans une capitale si ennuyeuse. Et je trouve cela si injuste : vous, l'homme d'action mérite un quotidien bien plus amusant.

Je m'apprête donc à vous offrir ce que vous avez toujours cherché : un adversaire à votre mesure : quelqu'un qui saura rendre vos journées bien plus palpitantes que les donuts chez Starbucks. Comme vous le savez, pour toute nouvelle porte à ouvrir, il vous faut

une clé. Alors, dans ma grande mansuétude, je vous en offre deux.

Par curiosité, je me demande par quoi vous avez commencé : la boîte ou la lettre ? Cela n'a que peu d'importance, mais je reste curieux. Peut-être me le direz-vous si un jour nous rencontrons.

Voyez-vous, Commandant, j'ai beaucoup d'admiration pour votre travail. Il me semble que depuis le temps, vous devriez être commissaire. Mais cela viendra peut-être un jour.

Peut-être.

Mais je m'égare. Ainsi donc, je vais vous expliquer ce que représente cette lettre. Vous avez devant vous, le début d'un jeu. Il est simple : le jeu du gendarme et du voleur. Et cette fois-ci, il se décline comme suit : chaque jour férié ou chaque fête importante sera le jour où un meurtre sera commis. Peu importe la méthode, ce sera le résultat qui comptera. Peut-être serez-vous prévenu, peut-être pas.

Je ne sais pas encore comment agir. Mais tenez-vous prêt. Vous le grand chasseur de tueurs en série, Docteur Serial, sachez que je vous ai à l'œil. Mais rassurez-vous, je ne vous ferai aucun sale coup : vous serez respecté pour ce que vous êtes : l'homme qui n'a pas su protéger le plus grand mystère de la science.

Je vous laisse Commandant et vous souhaite un bon début de partie.

Amitiés.

Harry.

PS : ton appartement est un vrai taudis : il faudrait penser à le ranger de temps en temps. Mais bien les décorations et les illustrations de MuzoCorpo.

Les yeux ouverts en grand, Théo jette la lettre et se tourne vers son supérieur avec une certaine lenteur.

— Il était chez moi.

— Attendez Commandant.

— Ce salaud était chez moi.

— On n'en sait rien.

— J'ai des illustrations de MuzoCorpo chez moi.

Le commandant se lève de sa chaise avec lenteur.

— Bon, jusqu'à demain, on n'a pas une seule preuve de quoi que ce soit.

— Alors on fait quoi? demande le Lieutenant. On attend?

— Non ! hurle alors le commandant. On a les clés.

— Mais aujourd'hui, tout est fermé.

— Pour la clé à chiffres peut-être. Pour la Keso, il faut voir dans le fichier de clés. Le bleu, tu t'y mets.

— Bien Chef.

— Moi je retourne chez moi.

Le commandant se lève et sort de la pièce au pas de charge. Quelques instants plus tard, dans la rue, il prend un taxi et lance son adresse au chauffeur. Dans son esprit, tout un ensemble de souvenirs revient.

Mais une question simple reste en suspens : qui est Harry?